



TEYSSANDIER N.,  
BÉTARD F., BOURDIN S.,  
GOURMELON F. (DIR.)  
(2023) – *Atlas des sites archéologiques menacés : patrimoine à protéger*, Paris, Le Cherche Midi, 176 p., ISBN : 978-2749177052, 35 €.

Pourquoi les archéologues fouillent-ils encore ?

Par cette question qui nous est souvent posée par nos proches, nos connaissances ou les responsables publics qui s'étonnent de nos prescriptions, le grand public nous interroge sur ce qu'il reste à connaître de l'histoire de l'humanité. Les archéologues au contraire s'inquiètent du peu que nous connaissons du patrimoine archéologique conservé et des pans de l'histoire auxquels il peut donner accès, de la masse de données à étudier et de l'ampleur des destructions en cours ou à venir de vestiges souvent encore enfouis et insoupçonnés.

L'ouvrage dont il est question ici vise à sensibiliser le grand public à ces menaces et à l'importance scientifique d'un patrimoine en péril. Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un atlas au sens traditionnel, cartographique, du terme, même si les coordonnées géographiques de chaque site sont indiquées. Il s'agit davantage d'un panorama mondial, constitué par une sélection de sites d'importance majeure, représentatifs de la diversité du patrimoine archéologique, mais aussi de la variété des menaces qui pèsent sur lui. L'ordre de présentation des trente-cinq sites est d'ailleurs chronologique, sans que soient pour autant tracées des limites entre des grandes périodes identifiées. L'idée est davantage de suivre le déroulement de l'histoire de l'humanité et de l'illustrer par des sites majeurs ou emblématiques, certains familiers (Lascaux, Palmyre, Angkor, Bâmiyân), d'autres tout aussi importants, mais dont l'importance scientifique est méconnue du grand public ou négligée par les pouvoirs publics (Game Pass Shelter, pétroglyphes du Ladakh, Mes Aynak, Roşia Montană).

Chaque site fait l'objet d'une notice de deux à trois pages, qui présente son importance scientifique et patrimoniale, les menaces qui pèsent sur lui et les solutions qu'il conviendrait de mettre en œuvre. Comme on peut l'imaginer, les menaces en question sont extrêmement variées. Il peut s'agir de risques naturels, liés ou pas au changement climatique, de pressions liées à l'aménagement, de vandalisme, de pillage, mais aussi d'appropriation identitaire et de surtourisme, et donc paradoxalement des effets de l'intérêt porté par les populations à ce patrimoine.

Chacune de ces menaces n'est cependant présentée qu'à travers la ou les études de cas que constitue chacun des sites. En l'absence de récapitulatif de ces menaces et de leurs causes, les solutions ou les remèdes à mettre en œuvre sont difficiles à identifier, alors même que la prise de conscience à laquelle appelle l'ouvrage devrait s'ac-

compagner de plans d'action. Le sous-titre de l'ouvrage, *Patrimoine à protéger*, peut-il, par exemple, s'appliquer au patrimoine conservé jusqu'il y a peu dans un milieu désormais transformé, voire détruit, par le changement climatique et qui souvent ne peut plus être que documenté, avant une destruction imparable et irréversible ? Dans le cas de menaces anthropiques liées aux besoins d'aménagement, tels que le désenclavement des contreforts himalayens, l'aménagement des centres urbains ou la volonté d'exploiter des minerais, quels doivent être les critères justifiant de conserver un patrimoine archéologique plutôt que de mettre en œuvre des mesures d'archéologie préventive ?

Les cas du vandalisme et du pillage sont apparemment et malheureusement moins ambivalents, mais renvoient paradoxalement à la valeur symbolique qui a été donnée au patrimoine depuis deux siècles. L'intérêt porté au patrimoine archéologique par des individus peu scrupuleux, désireux de s'approprier des vestiges pour leur jouissance exclusive, résulte de la popularisation, grâce aux archéologues, de l'importance historique de ces vestiges ou de leur valeur artistique. Il en est de même du vandalisme, qui est motivé par la volonté d'effacer des pans de l'histoire ou de provoquer les populations (et leurs dirigeants) pour lesquelles ces vestiges ont une valeur.

Ce contrecoup de la visibilité et de la valeur données au patrimoine est également illustré par les cas des sites menacés par le sur-tourisme. Le cas de Lascaux est perçu par tous comme l'exemple de ce qu'il n'aurait pas fallu faire en termes d'aménagement touristique, mais si ce repoussoir a permis de sauver et de conserver maintes grottes ornées paléolithiques découvertes depuis et préservées des foules, il n'a pas servi de mise en garde pour les sites archéologiques composés d'architectures qui ont été dégagées à l'occasion de leur fouille et qui s'érodent depuis cette mise au jour. Le souci de valoriser et de rendre visible au plus grand nombre les éléments du patrimoine que constituent les vestiges archéologiques amène à soumettre les ruines aux intempéries et aux dégradations.

Catégoriser ces différents types de menaces aurait permis aux auteurs d'en analyser les causes, d'identifier les types de patrimoine concernés par chacune de ces menaces et de proposer ainsi des pistes de réflexion sur les actions à mener pour les contrer ou pour accompagner intelligemment leurs effets. Seul le cas particulier du littoral atlantique français est abordé dans sa diversité et sous l'angle de l'impact déjà à l'œuvre de la hausse du niveau marin provoquée par le réchauffement climatique et aggravée par les aménagements côtiers. Cette présentation synthétique amène les auteurs de cette contribution à ne pas s'en tenir au constat de la destruction annoncée, mais à réfléchir à la manière d'intervenir pour documenter les sites archéologiques avant leur destruction.

Cet exemple aurait mérité d'être dupliqué pour les autres catégories de patrimoine archéologique menacées par le réchauffement climatique, tels que les grottes et abris ornés, les sites palafittiques, notamment ceux inscrits au Patrimoine mondial, ou les témoins des

passages des cols alpins révélés par la fonte des glaciers, mais aussi pour les catégories de patrimoine menacées par la pression de l'exploitation des ressources, de l'implantation des activités économiques et de l'habitat, par la spoliation de ce patrimoine commun par les clients des pilleurs et par les vandales, et par la pression du sur-tourisme. Sans être étanches les unes aux autres, les causes de ces différentes catégories de menaces sont différentes et appellent des réponses adaptées. Les postfaces esquissent cette réflexion nécessaire, qui aurait mérité de plus amples développements.

Ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage, qui a pour premier mérite de sensibiliser un vaste public aux menaces qui pèsent sur le patrimoine archéologique et de lui montrer ce que perdrait la communauté

planétaire si les trésors présentés dans ces pages étaient irrémédiablement détruits, sans avoir au moins pu être documentés. Il montre au public des passionnés du patrimoine que même des joyaux reconnus de l'histoire de l'humanité tels que Teotihuacán, Herculaneum ou Angkor sont fragiles et met en lumière d'autres sites plus méconnus, mais tout aussi importants à connaître et à protéger. Il faut espérer que ce constat et cette alerte soient suivis d'autres ouvrages, précisant ces menaces et discutant des actions à mener pour que la mémoire de l'humanité ne soit pas davantage amputée.

**Karim GERNIGON**

DRAC - SRA Auvergne-Rhône-Alpes  
UMR 5608 TRACES



**MARCHAND G., NAUDINOT N. (DIR.) (2023) – Préhistoire et Protohistoire de l'Ouest de la France : nouvelles perspectives en hommage à Jean-Laurent Monnier**, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. Supplément à la *Revue archéologique de l'Ouest*, 12), 296 p., ISBN : 9782753593718, 30 €.

Comme souvent, ce type d'hommage associe témoignages de première main quant à un héritage scientifique redevable à la personnalité célébrée, synthèse thématique en relation avec l'œuvre de qui l'on souhaite saluer et documents extraits d'une liasse d'archives inédites qui méritaient, enfin, de sortir d'un certain anonymat. Tous y ont leur place, leur légitimité, certains étaient certainement plus attendus que d'autres, mais ils contribuent à mieux cerner le rôle du collègue honoré. Cela est d'autant plus nécessaire quand on connaît la discrétion, pour ne pas écrire la modestie de Jean-Laurent Monnier, inversement proportionnelle à l'épaisseur de son œuvre et son rôle dans la construction de l'unité rennaise, l'actuel laboratoire CReAAH – UMR 6566. Le générique respecte sa double personnalité : d'une part le préhistorien formé à l'école des géosciences et ayant consacré sa carrière au Paléolithique de la péninsule armoricaine, d'autre part l'ancien directeur du laboratoire, lequel intègre naturellement les composantes protohistoriques du Néolithique et de l'âge du Bronze et ses inévitables mégalithes ou productions métalliques portées, notamment, par l'archéométrie.

Aux côtés de synthèses disciplinaires, thématiques (M.-H. Moncel ; S. Hinguant) ou plus méthodologiques (Guibert-Cardin *et al.*), celles qui mêlent l'art de leur discipline et des témoignages sincères parfois ponctués d'anecdotes quant aux premiers pas des auteurs comme étudiants, fouilleurs bénévoles, jeunes doctorants sous

la direction ou dans le sillage de Jean-Laurent Monnier ont notre préférence. La liste est longue mais ceux d'E.-M. Geigl notamment, de J.-J. Bahain et collaborateurs, tout autant, sont touchants de justesse, de sincérité. L'introduction à l'ouvrage (M.-Y. Daire, G. Marchand et N. Naudinot) inclut deux savoureux paragraphes intitulés « *A River Runs Through It* » et « Jean-Laurent la Brocante » qui permettent de prendre un peu de distance avec le monde scientifique. Quoique... ou l'art de mêler passions écoresponsables, recyclage patrimonial et sacerdoce institutionnel.

Sans surprise pour qui connaît l'heureux élu de cet hommage, une bonne moitié de ce supplément à la *RAO* est consacrée à des contributions relatives au Paléolithique ancien et moyen de Bretagne, son cadre chronostratigraphique, géo-archéologique (Y. Chantreau), paléo-environnemental (Lefort *et al.*) ou archéo-pétrographique (A. Lamotte). Le périglaciaire sédimentaire n'est jamais très loin, quitte à franchir l'Atlantique Nord pour les lœss de la Béringie (F. Lanoë). Étonnante association pour des Bretons, nous y découvrons aussi une collaboration avec le laboratoire le plus continental de l'hémisphère Nord, Novossibirsk (Lefort *et al.*).

Ménez-Dregan y fait naturellement figure de fil rouge puisqu'évoqué dans presque chaque article du premier tiers, voire comme sujet central. C'est donc l'occasion d'une bonne synthèse consacrée à ce site ô combien majeur de l'Acheuléen européen, ici sous sa variante armoricaine (A.-L. Ravon). Plusieurs auteurs évoquent l'exégèse du terme « Colombanien », un temps utilisé pour distinguer ces industries du littoral sud-armoricain avarés en *large cutting tools* (terme non utilisé ici), autrement dit hachereaux, bifaces et autres unifaces. Menez-Dregan ou pas, la composition des industries lithiques acheuléennes demeure un savant dosage entre contraintes de la matière première (et la Bretagne pléistocène en sait quelque chose !), statut économique (*kill-site*, *butchery site*, site de consommation secondaire – comme c'est probablement le cas ici), âge de l'occupation, volume fouillé, proxys habituels auxquels on ajoutera une touche de traditions culturelles qui commencent discrètement à